

Le Libertaire

Adresser tout ce qui concerne
l'administration à LECOIN

HEBDOMADAIRE ANARCHISTE
69, BOULEVARD DE BELLEVILLE — PARIS

Adresser tout ce qui a trait
à la rédaction à NADAUD

ABONNEMENTS

POUR LA FRANCE : POUR L'ÉTRANGER :
Un an . . . 10 fr. Un an . . . 12 fr.
Six mois . . 5 fr. Six mois . . 6 fr.

Les anarchistes veulent instaurer
un milieu social qui assure à chaque
individu le maximum de bien-être et
de liberté adéquat à chaque époque.

La Propagande

Nous vivons les dernières heures d'un régime social qui agonise sous le poids de ses fautes et de ses crimes et dont le bilan se chiffre par un nombre incalculable d'atteintes au bon sens et à la liberté, et par un nombre plus grand encore de vols, de rapines, de brigandages et de meurtres.

Ignorance et misère ; haine et envie sont les seuls rejets viables et bien viables qu'a engendrés pendant des siècles un système de direction, d'administration et de gouvernement à base d'autorité.

C'est un devoir impérieux pour nous, anarchistes, d'œuvrer de toutes nos forces à la destruction rapide, totale et définitive d'une pareille monstruosité et cela par tous les moyens.

L'un de ces moyens, qui est à notre portée et qui plus que tout autre peut déjouer la perfidie et l'astuce des pouvoirs constitués est la propagande.

La propagande par la parole, par la plume et par l'exemple, voilà le piège démolisseur par excellence, voilà l'entraîneuse idéale vers l'action efficace.

De l'une et de l'autre de ces différentes formes de la propagande nous nous servons en tous lieux et en tous temps.

La propagande par la parole, mais ce sont les conférences et les meetings publics et contradictoires organisés par nos soins, où les orateurs anarchistes exposent lumineusement nos conceptions libertaires et sollicitent la contradiction afin de la réfuter immédiatement.

La propagande par la parole, mais ce sont encore nos questions, nos indiscrétions, nos répliques, dans toutes les réunions publiques ou privées organisées par les partis politiques les plus divers et les sectes philosophiques les plus bigarrées !

La propagande par la parole, c'est encore notre guerre perpétuelle contre l'erreur, c'est le masque enlevé aux aristocrates de tous crins et de toutes classes qui essaient de tromper le peuple en lui promettant monts et merveilles pour obtenir des soutiens, pour arriver à l'assiette au beurre !

Et tous les jours nous l'intensifions ; la propagande par la parole.

C'est en ce moment notre camarade Boudoux, travailleur manuel, délégué de l'U.A. qui, profitant du chômage, porte dans tout le centre de la France la critique contre les institutions actuelles, étale la misère qui étouffe toute la classe ouvrière et clame bien haut nos espérances et notre bel idéal. Il s'efforce de faire comprendre que le bonheur ne viendra pas seul, que nos maîtres nous le refuseront toujours, qu'il ne sera que la conséquence, la résultante de nos efforts individuels.

Sa tâche accomplie, Boudoux cédera sa place à d'autres et reviendra reprendre son labeur quotidien ; il restera le travailleur au milieu des travailleurs, connaissant leurs besoins et pouvant en pleine connaissance de cause parler en leur nom.

Parallèlement à la propagande par la parole, agit la propagande par la plume. Ici c'est toute la littérature anarchiste depuis Rabelais, Proudhon, Bakounine, Kropotkine, Reclus, S. Faure et tant d'autres.

Ce sont leurs ouvrages d'une érudition remarquable, d'une documentation rare et scrupuleusement exacte, d'une argumentation serrée, irréfutable et d'une lecture souvent captivante mais toujours intéressante et instructive.

On trouve là tout le problème social résolu.

a) Les causes de nos maux : autorité, capital, exploitation ;

b) Nos maux : ignorance, misères physiques, intellectuelles et morales ;

c) Le remède à nos maux : la suppression de l'autorité et son remplacement par la libre entente, la coopération, la fédération.

La propagande par la plume, ce sont les centaines de brochures qui traitent de toutes les questions intéressant l'humanité dans sa marche vers l'avenir.

Dieu, Religion, Patrie, Propriété, Capital, Travail, Paresse, Argent, Antimi-

litarisme, Antiparlementarisme, Réformes, Syndicats, Coopératives, Centralisme, Fédéralisme, Education, Féminisme, Amour, Prostitution, Arts et Musiques, etc., tout y est examiné, disséqué, mis à nu. Il n'y a de respect et d'adoration pour aucun des grands mots ou des absurdes entités que je viens d'énumérer. La raison seule a voix au chapitre, elle tranche la question dans le sens de la suppression des chaînes et de la libération.

Il faut les répandre partout ces brochures, c'est le rôle de tous les militants et de tous les sympathiques.

La propagande par la plume, mais c'est surtout notre *Libertaire* que nous nous efforçons de rendre toujours plus intéressant et plus vivant.

De deux pages nous l'avons fait passer à quatre. Il faut qu'il y demeure. Cela dépend de vous tous.

Les camarades qui s'occupent de la parution du journal donnent tout leur effort pour que notre organe soit documenté, agréable à lire, varié.

Aux lecteurs de donner tout leur effort en répandant le journal, en le faisant lire, en s'abonnant et en faisant abonner leurs amis.

Pour le moment, le journal ne fait pas ses frais, il s'en faut, il ne vit que grâce aux souscriptions, il faut qu'il arrive à vivre par lui-même.

Lorsque nous aurons obtenu ce résultat qui dépend, je le répète, uniquement de vous, amis lecteurs, nous penserons à faire encore mieux ; nous essaierons de mettre sur pied le rêve que nous caressons tous intérieurement : faire de notre brave hebdomadaire un quotidien de combat.

Il faut répandre le *Libertaire*, et il doit pouvoir se répandre facilement.

N'a-t-il pas ses articles documentés, sa tribune syndicale, ses rapports internationaux, ses échos, ses glances, son étude de critique sur les ouvrages nouveaux et intéressants, sa tribune des jeunes ?

Alors que lui manque-t-il ? Oh ! je sais, il lui manque sa tribune féminine.

Mais il est ouvert aux femmes le *Libertaire*. Toutes nos camarades sont invitées à y collaborer. Si les camarades s'occupent de polémiques, de théories, d'abstractions quelconques, pourquoi, elles, les femmes, n'apporteraient-elles pas leur charme, leur tendresse, leur sentimentalité.

Que de jolis contes elles pourraient faire ! Comme ils charmeraient, divertiraient, égaieraient ou attendriraient bien des cœurs ! Comme ils les liaient avec plaisir les compagnes et les enfants des militants ces histoires qui ne tourneraient pas la tête et seraient à la fois touchantes et vécutées !

Et comme vous sauriez bien les composer ces récits.

Allons, apportez vite votre part d'effort. Vous ne pouvez vous refuser. Vous devez avec nous travailler à la diffusion de notre organe de presse.

La propagande par la plume, mais c'est encore le numéro spécial qui va paraître. Il ne contiendra rien de nouveau, mais il sera la concrétisation, le résumé de l'anarchisme.

Il rappellera aux camarades : pourquoi nous sommes anarchistes ; pourquoi et comment nous sommes antimilitaristes, antiparlementaires, fédéralistes ; comment nous concevons le syndicalisme ; comment nous comprenons l'éducation, etc., etc.

Les groupes, tous les groupes, se doivent de commander un grand nombre d'exemplaires de ce numéro spécial et de le distribuer et de le répandre à profusion.

A côté de ces deux formes de propagande, existe encore la propagande par l'exemple.

C'est une forme très efficace, mais peu facile à clamer, à répandre. C'est dans son entourage qu'elle doit surtout s'exercer. Et l'anarchiste doit s'efforcer de la pratiquer. C'est l'autorité des passions, des défauts qui doit être battue en brèche.

Nous sommes matérialistes et nous savons combien l'homme est courbé sous le joug des tares que lui transmettent les générations qui l'ont précédé.

C'est pourquoi nous sommes indulgents. Mais l'anarchiste doit fuir avec autant de répugnance, les bistris que les églises ; dans l'un comme dans l'autre, on vent le poison qui tue le corps et le cerveau. La franchise doit être de règle ; la polémique doit être loyale. C'est des institutions que nous sommes adversaires et non pas des pantins qui en remplissent les fonctions.

Il faut pouvoir dire : « Faites comme je fais et vous serez heureux ». C'est là le secret du succès de la propagande par l'exemple.

Ainsi comprise et exécutée, la propagande doit être un puissant moyen de déboufrage de crâne, de lessivage des cerveaux. C'est la préparation indispensable aux actes décisifs qui devront s'accomplir demain pour notre libération totale et définitive.

Léon ROUGET.

CONSIDÉRATIONS ACTUELLES AU PEUPLE DE FRANCE

Une injustice faite à un seul est une menace
faite à tous. MONTESQUIEU

Deux ans après la victoire qui fit de nous les détenteurs de toutes les vertus sociales les travailleurs s'aperçoivent que, même victorieux, la guerre ne donne pas de bien-être et n'améliore en aucune façon, morale ou matérielle, leur situation.

En effet, au conflit a succédé un tel gâchis économique que le monde entier s'en trouve paralysé et que la vie pour les travailleurs devient dans tous les pays un véritable problème.

Tant qu'aux pays « vainqueurs » nous les voyons continuer sur leur propre territoire la besogne pacifiste, qu'ils accomplissent, contre les peuples voisins, sur les « champs d'honneur », ces immenses champs où ce qu'il y avait de plus vigoureux, de plus sain allait s'engouffrer pour défendre l'idole Patrie et les intérêts de quelques-uns.

C'est à l'États Albion qui assassine les Irlandais. C'est l'Italie, la Roumanie qui réprimant féroce les révoltes des travailleurs, révoltes légitimes par les impossibles conditions de vie qu'ils subissent partout, de façon à ce qu'ils paient la guerre après en avoir fait tous les frais. Et si en France nous ne connaissons pas encore la répression « ouverte » s'exerçant par la matraque, le revolver, la mitrailleuse, c'est que les armées de ce pays attendent en se serrant le ventre le « je ne sais quoi » rétablissant la situation leur permettant de vivre en travaillant. Et leur attente donne à nos maîtres la perception nette qu'il n'y a pas d'issue à la situation. Ce délai leur permet ainsi d'organiser la répression et les « ligues civiques » qui briseront leurs grèves lorsqu'ils voudront exiger des augmentations de salaires.

Tant qu'aux pays vaincus, l'on sait ce qu'il est advenu d'eux, l'Autriche et la Hongrie travaillant pour les capitalistes de l'Entente, secondée en ces pays par ce fidèle chien du capital Horthy, de sinistre mémoire. Tant qu'à l'Allemagne, si tôt que la révolution fut écartée grâce aux milliers de mitrailleuses prêtées par Foch aux renégats socialistes, elle fut comme les autres pays réprimée avec la dernière cruauté par les chefs ouvriers qui, si tôt « la révolution » faite grâce au prolétariat, n'eurent de souci plus immédiat que de l'asservir davantage.

Ainsi partout chez les vainqueurs comme chez les vaincus les peuples sont impitoyablement massacrés par leurs gouvernements lorsqu'ils veulent établir une société où le travail souverain rétablirait la paix et l'harmonie parmi les hommes et les peuples qui n'ont qu'un seul ennemi : leurs maîtres.

Que d'exemples pourrions-nous citer en ces temps de répression !!!

Deux pays aujourd'hui sont en proie à la guerre civile, guerre qui ne prendra fin qu'avec la disparition des classes et qui nous donnent l'exemple de l'esprit de révolte et de la volonté bien arrêtée d'en finir avec leurs despotes. Cette lutte sans merci étant le fait du soulèvement unanime d'une population, tous les espoirs sont permis à nos frères en révolte de là-bas. Il est vrai qu'ils ne se sont pas embarrassés des méthodes centralistes qui tuent l'action en supprimant l'initiative de tous.

C'est un fait constaté pour l'Italie par un bolchevik authentique que l'on ne peut suspecter d'anarchisme et paru dans le numéro 4 du *Bulletin Communiste* :

Déjà, l'opportuniste de la direction du P.S.I. a incité bon nombre de travailleurs à se ranger sous le drapeau noir de l'anarchie. L'esprit combatif des anarchistes et la valeur morale de leurs chefs — les seuls héritiers spirituels de Bakounine — ont attiré autour d'eux des contin-

gents prolétaires comme nul autre foyer d'anarchisme n'en connaît en Europe. Ce phénomène remarquable est dû pour une bonne part aux fautes du P.S.I., à sa passivité aux heures critiques où le prolétariat attend les mots d'ordre. — Varine.

Et ce qui est vrai pour ce pays, l'est pour tous ceux où la mentalité est la même et où les mêmes convictions dirigent les hommes. Aussi nous n'inciterons jamais assez les travailleurs à se passer de leurs chefs dont l'unique dessin est de devenir et de rester les dispensateurs d'un bonheur universel et uniforme.

Tant qu'à l'Espagne, son histoire est celle de l'Italie qui est semblable à celle de toutes les autres nations.

L'inévitable choc entre deux forces antagonistes se produit. Il est commencé là, surgit ailleurs pour s'étendre plus loin ; et la bourgeoisie comprend cela mieux que les travailleurs eux-mêmes et se prépare à y résister.

Elle résistera de toutes ses forces, et par la violence, elle est décidée à résister et le fera à outrance n'hésitant pas le cas échéant à faire massacrer toute, cinquante, cent mille ouvriers si cela est nécessaire pourvu qu'elle dure ; hommes ou femmes, jeunes et vieux, tous y passeront. Sans aucune pitié elle massacrera tout le monde pour sauvegarder le capital et ses privilèges. Pourvu qu'elle ait des soldats, qu'ils soient français ou allemands, jaunes ou noirs, pour massacrer les révoltés, peu importe la couleur ou la nationalité, ils organiseront le massacre, la répression.

A la riposte des travailleurs, riposte faite de la spontanéité des exploités, il importera d'assigner un but à l'action. Et voilà justement où intervient le rôle de l'anarchiste.

Se révolter contre la bourgeoisie pour simplement laisser les choses en place en respectant les institutions ; la terroriser sans rien changer à l'état social serait une tâche inutile nous aurions tout en vain. Aussi s'agit-il pour nous de détruire le capital, l'exploitation de l'homme par l'homme et de toutes les institutions inhérentes à tout État.

Nous devons viser à un seul but : l'expropriation.

L'expropriation voilà à quoi nous devons nous attacher. C'est lutter contre tous ceux qui, arbitrairement, détiennent la richesse qui puise ses seules sources dans la coopération de tous pour la production générale. C'est faire revenir à la communauté le fruit intégral de la production des travailleurs.

Aussi une pareille action ne peut être faite que par ceux qui ne reconnaissent qu'une seule richesse : le travail, cherchant à le rendre souverain et sont prêts à lui subordonner l'activité qu'ils déploient dans d'autres champs d'action, pour le réaliser.

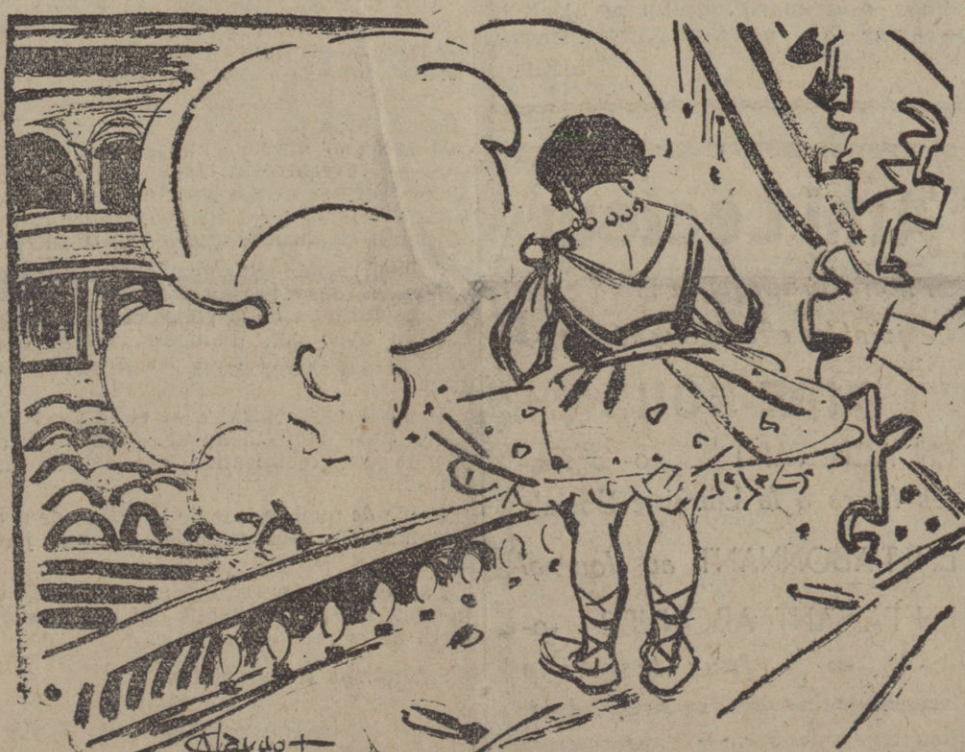
Aujourd'hui, la vieille Europe croule sous les coups que lui portent les révoltés. Les travailleurs étant, en chaque pays, de la même famille des déshérités, ils doivent, s'inspirant de l'impérieuse nécessité, unir leurs forces pour jeter bas ce monument d'impôts et de crimes qu'est l'État.

NADAUD.

Amis, abonnez-vous
Faites-nous des abonnés

Chaque renouvellement et changement d'adresse, doivent être accompagnés d'un franc en timbres postes pour frais de réimpression.

LE GALA DE MILAN



— Elle n'était pas au programme. Mais quand elle parle : elle parle bien — la Misère... —

Le Bolchevisme évolue

« L'Angleterre a traité officiellement. L'Italie et le Japon annoncent qu'ils vont traiter. Les concessions Vanderlip ont prédisposé l'Amérique à un arrangement. La paix est conclue entre la Russie et la Pologne. La Chine est déjà en relations d'affaires avec Moscou tout comme les États scandinaves. L'Allemagne s'est hâtée de passer un accord avec les commissaires du peuple... »

Qu'attend la France, s'écrie l'ex-directeur des affaires étrangères au *Petit Parisien*, M. Paul Lévi, alias Paul Louis, pour suivre le mouvement ? Qui, en effet, qu'attend la France, qu'attend le capitalisme français, qu'attend le mercantilisme français pour commercer avec les Soviets ? De toute évidence la France ne peut demeurer longtemps encore à l'écart du mouvement d'affaires par quoi « la République soviétique a rompu le blocus ». Si elle s'obstinaient dans une attitude réfractaire, elle se priverait d'une source de revenus imposante et se condamnerait à un état d'infériorité économique indigne d'une grande nation victorieuse. Il faudra donc bien tôt ou tard que les « affaires reprennent » officiellement avec la Russie. A quelle occasion ? A la faveur de quelles circonstances ? Sous quels prétextes ? Cachin, Paul Louis, et, en ligne générale, les agents diplomatiques de l'Internationale Troisième seraient peut-être à même de nous révéler dès maintenant dans quelles conditions les classes capitalistes et gouvernementales de France seront appelées, demain, à participer à la curée des richesses somnolentes en Russie rouge !

En attendant que d'auspices heureuses perspectives s'ouvrent à la fois pour le capitalisme et l'Internationale il nous sera permis de soumettre aux méditations des esprits impartiaux qui peuvent se rencontrer encore dans les milieux révolutionnaires français les enseignements qui se dégagent d'accords tels que ceux conclus à Londres entre le fondé de pouvoirs des Soviets et les représentants de l'impérialisme anglais.

Avec un art et un sentiment des nuances que nous apprécions l'humanité nous a exposé, au-dessus d'un dessin de pour représentant un Lloyd Georges environné de pectences, les grandes lignes de l'accord qui situe la République des Soviets sur le même plan que le plus orgueilleux et le plus cruel des Empires.

Nous avions désigné il y a six ou huit mois l'immoralité froide des tractations menées par Krassine à Londres et nous annoncions la mort du bolchevisme par congestion d'autorité et étouffement capitaliste.

Il semble bien aujourd'hui que nous n'étions pas très loin de la vérité. La bande de requins qui s'agit dans les eaux troubles et sanglantes de la démagogie moscovite assurera à Léline une collaboration servile aussi longtemps que les affaires marcheront de pair avec l'idéologie d'exportation. Mais le jour, et ce jour ne tardera pas de venir, où la propagande d'idéologie « périlosa, le jour où les anathèmes de Zinoviev, et les bulles excommunicatoires de Léline ne produiront plus leur petit effet, les requins de la Révolution bolchevique ne seront pas les derniers à dévorer leur protecteur et maître, à moins qu'ils n'en obtiennent toutes les concessions et toutes les garanties de profit désirables.

L'Évolution capitaliste que le communisme d'État, — foncièrement incapable de rénover les forces de production — est condamné à subir et qu'il provoque en fait, ne se produira pas seulement du dehors au dedans. Il est fatal que les formes de l'exploitation capitaliste renaissent à l'intérieur. Nous savons du reste que le salariat et la hiérarchisation patronale et bureaucratique ont été rétablis dans les industries nationalisées. Nous savons aussi, qu'en ce qui concerne la terre, le soi-disant communisme marxiste se traduit par l'appropriation privée et la création d'une classe paysanne féroce ment attachée à l'idée de propriété. Le métamorphisme que ces classes paysannes et ce patronat bureaucratique en contact avec les modes d'exploitation purement capitalistes éprouveront, modifiera radicalement le sens original de la Révolution. Le pseudo-communisme se réduira finalement à une économie renouvelée de l'ancien système et à des formes politiques accusant le mensonge des principes en face des réalités.

La psychologie du bolcheviste nous est assez connue pour que nous ne puissions douter un seul instant que les dictateurs de Moscou reculent devant les contradictions et les incertitudes que leur règne soulève et soulèvera de plus en plus. Léline ne viendra pas de déclarer qu'il attendait la disparition de l'esprit petit-bourgeois de la nouvelle tournure économique née de l'intervention des capitalistes ? Dans la mentalité léniniste l'esprit

petit-bourgeois n'est autre que l'esprit libertaire, communaliste et fédéraliste. Léline entend bien fonder, et par tous les moyens, fût-ce avec le recours au capitalisme, un État fort et puissant.

L'idée dominante est de durer. Cette idée n'a, à un certain point de vue rien de chimérique. Appuyée sur une forte armée, la dictature peut parfaitement se maintenir sur un peuple instruit et passif. Elle se maintiendra d'autant plus commodément qu'elle vivra en de meilleurs termes avec le capitalisme et les États capitalistes désormais intéressés à son existence budgétaire.

Mais en tant que mouvement de libération populaire, le bolchevisme a déjà vécu. Il ne peut évidemment que s'éloigner davantage de ses origines. COMME TOUS LES RÉGIMES D'OPPRESSION ET DE MENSONGE, IL DÉMEURE EXPOSÉ AUX LEGITIMES RÉVOLTES POPULAIRES. Son existence, malgré la force de ses moyens matériels, reste précaire. L'avenir est à des formes d'organisation par en bas, qui élimineront la superstructure, policière, militariste, bureaucratique et parasitaire de l'État. Dans nos pays, plus qu'ailleurs, un mouvement populaire qui n'aurait pas cet objectif ne comporterait que mensonge, bluff et dupes. Et de fait ne voyons-nous pas, la pensée bolcheviste en France, contrainte de se travestir tant bien que mal et d'emprunter le masque libertaire pour s'imprimer, peu profondément d'ailleurs dans les milieux ouvriers ? Mais ce subterfuge même sera bientôt évanoui.

RHILLON.

P. S. — Tandis que le sous-Trotsky Renouit entonne un hymne d'allégresse en l'honneur de son Parti qui né de certain voyage à Moscou, triomphe sur toute la ligne après trois mois d'existence, — ce qui est bien la preuve de la rectitude morale des principes, n'est-ce pas ? — le sous-Léline Cachin lance un appel aux « hommes politiques de la bourgeoisie, à ses commerçants et à ses industriels » lesquels se demandent avec anxiété si « seuls en Europe, ils se verront écartés demain d'un marché dont les demandes seraient capables », horreur ! Qu'allait-il écrire ? Seraient capables d'atténuer la crise dont souffrent tous les peuples du monde ! O capitalistes, philanthropes de mon cœur, combien nous protégerions, nous vos savons gré de votre sollicitude humaine, et des pieux désirs que vous manifestez pour nous tirer de nos propres misères en même temps que pour assurer le salut de la Révolution russe ! On disait, que vous étiez des cannibales. Vous êtes des anges, des anges !

Parallèlement à Cachin un certain citoyen David publie une interview du camarade Krassine, par quoi cet ambassadeur d'affaires, ce communiste d'industrie et de négoce se déclare sans ironie, note-on — prêt à traiter avec le gouvernement français.

Qu'attend Briand ? Ce vieux renard est assez fin pour trouver la tangente commune au capitalisme et au bolchevisme, s'il ne l'a déjà trouvée. Il laisse mûrir probablement des déclarations, sinon que les actions bolcheviques atteignent une cote d'honneur, et que dans la balance, les affaires l'emportent de haute main sur le truisme révolutionnaire. Le bon populo qui paraît marcher en ce moment, à la remorque des sous-Trotsky, des sous-Léline et des sous-Zinoviev, s'apercevra demain, qu'il n'en a pas, lui, pour son argent.

Rh.

Pour clôturer la saison, le *LIBERTAIRE* donne cette dernière fête.

Les bénéfices étant exclusivement réservés à la propagande, nous invitons tous nos amis à y assister nombreux. Des frais ayant été faits pour qu'il nous soit permis d'offrir à nos camarades un programme inédit, nous ne saurions trop les inviter à y assister.

Dimanche, 3 Avril 1921, à 14 h. 30

Grande salle de l'Union des Syndicats
33, rue Grange-aux-Belles

MATINÉE ARTISTIQUE
ET DE PROPAGANDE
au bénéfice du *Libertaire*

Chansonniers Montmartrois
dans leurs œuvres
Concours assuré
d'Artistes des « Fêtes du Peuple »
Interprétation d'œuvres de Wagner,
Beethoven, etc.

Allocution du camarade Génold

On terminera par :

LA FEMME

Comédie en un acte, de Grenet-Daucourt
jouée par la troupe du *Libertaire*.

Entrée : 2 fr. — Enfants : 0 fr. 50

N'oubliez pas !

que mardi 5 avril
paraît notre NUMÉRO
SPÉCIAL de propa-
gande, le réclamer dans
tous les kiosques et à
tous les camarades qui
en assurent la vente
habituellement.

Pages choisies de Romain Rolland

par MARCEL MARTINET

Voici un beau livre. Beau à la fois par les extraits qu'il cite et par la critique qui les accompagne. Son introduction très complète, les larges commentaires placés au début de chaque morceau en font, en effet, un livre plus solide et plus profond qu'une simple anthologie.

Il y a, écrit Marcel Martinet dans sa préface, il n'y a, au sens supérieur du mot, qu'une sorte de critiques, comme il n'y a, et ce sont les mêmes, qu'une sorte d'artistes : ceux qui aiment (ou qui haïssent), c'est tout un ; ceux qui sentent (passionnément). Lui aussi, en lisant son livre, on sent qu'il aime son écrivain, pour qui et comment il l'aime.

Deux idées dominent la pensée de Rolland dans ces pages : l'une est l'union intellectuelle : l'idée d'harmonie ; l'autre : l'idée de lutte, porte en elle le goût de l'action qui se dégage de tous les extraits du livre. (Ces Pages choisies ne sont elles-mêmes que le premier volume d'une œuvre : elles comprennent des extraits des Vies des Hommes illustres, de la Musique, du Théâtre et de Jean Christophe jusqu'à 59 volumes.)

L'idée d'harmonie musicale, pense Romain Rolland, inspire tout l'œuvre de Romain Rolland. Nous retrouvons l'inspiration et les méthodes dans les conceptions du penseur et jusque dans l'esthétique de l'écrivain. (p. 37).

Son qu'il nous parle de Jean Christophe — un musicien — et nous présente l'œuvre d'un homme qui a pris conscience de soi dans la musique, — et dans cet autre aspect de la musique qu'est la philosophie d'un être humain, par la lutte, vers l'harmonie, rythme révolutionnaire aux longues germinations sèches et aux états soudains, qui est celui de la vie. (p. 201), soit qu'il nous cite les études de Rolland sur la musique, ou encore la conclusion de son Théâtre du Peuple, par exemple, Rolland retrouve cette idée musicale qui rejoint, à un moment, l'idée de lutte. L'idée très intéressante, qui découle de l'œuvre de Romain Rolland une unité « symphonique », quelque chose de l'harmonie d'un vaste poème.

« Le monde continue sa marche, avide de nouvelles émotions, et son destin incessamment monte et se brise. » L'idée que Rolland exprime ainsi, à la fin d'un article sur Wagner, c'est l'idée du renouvellement perpétuel de l'art dont il s'est toujours réclamé, avec une abnégation qui peut sembler extraordinaire chez un créateur ; alors que l'esprit humain, avide de repos et de repos sur soi, confond d'ordinaire l'éternité avec l'immobilité, Romain Rolland la conçoit dans l'évolution universelle ; c'est l'idée des penseurs pré-socratiques, et en particulier de cet Empédocle auquel il a consacré un de ses derniers articles et qui occupait déjà sa pensée d'adolescent. Cette idée, c'est-à-dire cette chose que l'idée même de la musique ? (p. 41).

« L'Allant, vers l'harmonie, par la lutte... » Et voici le deuxième aspect de cette pensée. Car cette compréhension de la vérité et du monde, loin de détourner de l'action, y ramène. « Il n'y a, dira Romain Rolland, qu'un héros au monde : c'est de voir le monde tel qu'il est, et de l'aimer. »

« Ce qu'il aime, écrit Marcel Martinet, c'est celle forme de la raison qu'est le courage. C'est que, mêlé à la foule de ses héros, au cœur de ces hommes dont la vie est action, nous reconnaissons celui dont l'œuvre est action. » (p. 25).

Cette action, elle s'exprime le plus souvent par la lutte. Chez tous les hommes illustres de Rolland, conduits par leur génie et devenus sa proie, chez les héros de ses drames, comme Jean Christophe, pourtant il y a combat et jusqu'en sa vie même, « combat entre une large tolérance humaine et une pyrale intrinsèque qui sa logique pousse inflexiblement aux conséquences extrêmes. » (p. 2).

Admirable leçon de courage et d'héroïsme que ces Vies des Hommes illustres : « L'homme qui a écrit ces pages est présent en elles : elles sont frémissantes, crispées ; il les a écrites par besoin ; que cette pour qui l'art est un jeu les écartent : un homme en elles a cherché son salut, et avec le sien, le mien, le nôtre. L'homme sauve ? Non, sauvent-elles ? Peut-être. Qu'importe ! Il ne s'agit pas d'être sauvé, mais de lutter : le salut, c'est la lutte ; on peut lutter toute sa vie, et tant qu'on lutte, on est perpétuellement sauvé. » (p. 51).

Et voilà pourquoi ce livre est beau : c'est qu'il apprend à aimer la lutte et la vie, c'est que, lui aussi, « il travaille à faire des hommes ». Lui-même, que Marcel Martinet ne s'est pas penché sur l'œuvre de Romain Rolland, nul n'a mieux saisi toute la force et toute la sérénité qui s'en dégagent, et n'en a rapporté à ses compagnons de lutte autant de courage et

LA RÉALITÉ ET LE RÊVE

La réalité, c'est le présent, l'entente l'insécurité sociale, la tristesse quotidienne, l'écoulement moriel, le désaveu de la vie intelligente, le corps-à-corps avec la misère.

La réalité, c'est la bataille livrée à l'homme par l'homme, l'exploitation furieuse d'aujourd'hui par l'ignorance, la cupidité ou l'ambition sans résultats collectifs.

Sur le terrain fangeux de l'incompréhension, la bête humaine, l'ère de rage, la proie de toutes les folies, détruit l'œuvre de la nature.

La réalité, la voici : Le pauvre, mangé par le riche, trompé ou sali par le politicien, abrité par le pasteur, le rabbin, rongé par le rat de sorcier, pris au collet par le policier, le gendarme, emmuré vivant dans les geôles impériales, royales ou républicaines, violé par le patronat protestant, catholique ou franc-maçon, sous l'œil ironique du capital.

Quand le réveil momentané des travailleurs trouble les réchauffements digestifs des patriciens entripailés, les gouvernants recourent avec une merveilleuse prestesse à une géniale diversion : — la guerre, la guerre sainte, la guerre sacrée, la minule divine, si douce à l'insensible Poincaré, la mêlée fratricide des peuples, le carnage international au nom de la Patrie, de Dieu, de la famille, de la propriété, de l'ordre, dans les tranchées pleines d'ordures, de boue, de sang, de centres ouverts, de jambes arrachées ou broyées par les obus, de têtes cassées comme des noix.

— La voilà donc toute sa splendeur, resplendissante à jamais, la Réalité chérie à laquelle les dirigeants sacrifient l'humanité, la foule inerte, docile des enrichisseurs, éternels affamés.

Contemplez-la, leur œuvre, meurt-de-faim, mes frères de servitude, à vous qui n'avez ni le pain du corps, ni la substance de l'esprit ; défendez-la de toutes vos forces, cette réalité issue de vos-mêmes ; elle est digne de votre résignation.

— Heureusement, dans les cités rebelles où ferment le levain de la révolte, et là, dans les villes où les anonymes se recueillent et réfléchissent, partout le rêve de l'affranchissement intégral de l'homme a des défenseurs cristallins et vaillants.

Puisque le ciel est vide, réalisons ce rêve ici-bas. Devant la réalité si répulsive, l'odieux présent, les phalanges de l'Idéal se dresseront toujours indignées et frémisantes.

Antoine ANTONAG.

Pour le Proletariat Espagnol persécuté

Souscriptions recueillies par le « Libertaire » Liste 1.014, 12 fr. 50 ; liste 1.015, 40 fr. ; versées par Eulogio Garcia, de Grenoble, 4.155, versée par Chaves, 5 fr. ; liste 3.398, versée par Salvador Garcia, 14 fr. ; liste 3.599, versée par Azavate, 10 fr. 50 ; liste 3.600, versée par Gregorio, 20 fr. 50 ; Groupe d'Ormaiztegui, par Michel, 20 fr. ; Mariada, 20 fr. ; Secours Vaise, 100 fr. ; Pierre Ordon, 6 fr. 50 ; L.O.E., de Valenciennes 31 fr. 50. Total : 290 fr. 50. Total des listes précédentes : 1.022 fr. 10. Total général : 1.312 fr. 60.

Par suite de l'absence momentanée du camarade Romain Rolland, secrétaire de l'Union des Syndicats de la Seine, nous ne publierons que la semaine prochaine les souscriptions recueillies par cette organisation. L.O.E.

POUR LES PROLÉTARIATS INDIGÈNES

Après l'avoir spolié on affame tout un peuple

Avant de reprendre et de terminer la campagne documentée, commencée ici, contre les empoisonneurs de notre Indo-Chine et pour répondre au besoin pressant d'une actualité douloureuse, je crois utile de jeter aujourd'hui un cri de détresse au nom des innombrables indigènes que la famine, à l'heure où j'écris, continue de couvrir, sans que l'on songe à y apporter le moindre remède, sur le sol de notre Afrique du Nord.

Il ne se passe pas de jour que le courrier ne m'apporte des lettres, plus désolées, plus désespérées les unes que les autres et provenant de la Tunisie, de l'Algérie et même de notre Maroc que le grand bluffeur Lyautey persiste à nous présenter comme étant en pleine et extraordinaire prospérité.

Dans le Sersou, il y a des doudars où n'ayant plus rien à manger et ayant dévoré leurs chiens de garde, les indigènes se traînent péniblement vont de-ci de-là, arracher de leurs mains émaciées l'acré et brûlant *de-gouga*, dont ils doivent les bulbes, avalant autant de terre que de pulpe. Puis, pris d'une soif inextinguible, les entraînent en feu, s'en vont boire l'eau boueuse des mares sans pouvoir se désaltérer. Maintenant il n'y a même plus dans les champs ni racines, ni tubercules ; la terre est en partou écorchée, soulevée, fougillée et refouillée comme si de nombreuses familles de sangliers y avaient cherché à coups de groin, leur vie misérable.

On me signale des doudars, où les vivants n'entrent même plus les morts. On ne saura jamais, m'écrit un médecin de colonisation, le nombre des victimes que le typhus et la famine auront fait dans ces parages. Partout, dans le bled, dans les plus petits gourbis, comme dans les Centres plus importants, la contagion sévit terrible et la mortalité est énorme.

Dans les environs de Tiaret, on voit des enfants de dix à douze ans, se disputer les cadavres des chats et des chiens crevés, et enfoncer, dans la charogne puante et livide, où grouille déjà la vermine, leurs maigres petites mains, avec cette crispation de rage que peut seule donner la faim quand elle tord les entrailles.

Dans certaines rues, on rencontre des bédoins, accourus de leur « bled » désolé, n'ayant rien mangé depuis huit jours, se ruant sur les tas d'immondices, comme les cochons sur leur auge.

Telle est, brièvement exposée, la situation lamentable qu'offre aujourd'hui le Tell, c'est-à-dire la partie la plus fertile de la colonie. Que dire de l'extrême-Sud, de cette partie stérile et désolée de ce pays de la faim et de l'extinguible soif, où nous avons implacablement refoulé les indigènes ? Ici les ravages du fléau dépassent tout ce qu'on peut imaginer et tout ce qui a été écrit sur les grandes famines de l'Inde.

Toutes les *Zaouias* (hôtels et écoles musulmanes) sont assiégées par les affamés, fellahs vagabonds, chameliers sans chameaux, bergers sans troupeaux, *khamnés* (mélayers) dont la part de métagage égale zéro, et, tout ce peuple traîne après lui, une horde d'enfants et de femmes non moins faméliques.

Avant de s'échouer à la *zaouia*, tous ces misérables, dominés par leur instinct de nomadisme, ont erré à travers la stérilité minable. Et ils arrivent par bandes, loqueteux, minables, décharnés, pareils à des spectres dans ces maisons hospitalières, qui hélas ! pour la plupart, ne sont pas riches.

Les marabouts qui les dirigent font un pressant appel à leurs confrères plus privilégiés du Nord, mais de partout les nouvelles leur arrivent plus navrantes, plus désespérées les unes que les autres. Partout les greculiers et les silos sont vides, affreusement vides...

Je le répète, quel que fasse le gouvernement pour la cachet, par son intensité et le nombre de ses victimes, la famine qui ravage actuellement notre Afrique du Nord, et principalement l'Algérie, dépasse toutes les précédentes. Et si, comme je l'établirai prochainement, le gouvernement général fait tant d'efforts pour atténuer les ravages, c'est parce que la responsabilité lui en incombe toute entière.

Ce qu'on veut laisser ignorer aux prolétaires de France c'est l'exterminable cupidité du vainqueur, son aveugle et systématique cruauté engendrant la famine du vaincu comme le palmier donne naissance à la datte.

« Le ciel est trop haut, et la France est trop loin, m'écrit quelques-uns de ces pauvres diables ; nous sommes résignés à mourir avec cette idée que nul au monde n'entendra notre plainte... »

Et c'est ce désespoir même, pour navrant qu'il soit, qui me donne le courage de dénoncer et de flétrir une fois de plus les affameurs d'un peuple qui a laissé 80.000 morts sur les champs de bataille.

P. VIGNE D'OCTON.



L'opium et l'alcool, ces ignobles poisons, imposés par les civilisés. Sauvages !... (1) Indigènes.

Lettre ouverte à Marcel Cachin

Camarade Cachin,

Il y a environ un mois, les délégués de la Confédération Nationale du Travail d'Espagne étaient mandatés en France pour exposer au prolétariat organisé la douloureuse situation de ses frères espagnols.

A Paris, ils ont dû vous faire part de leur mission, et vous expliquer l'horrible tragédie qui se déroule actuellement en Espagne, et à Barcelone en particulier.

Vous avez dû connaître ainsi les agissements barbares, indignes du siècle que nous vivons, et qui doivent déshonorer à jamais, le gouvernement d'Alphonse le Bourreau, qui dans son aveugle répression massacre tous les travailleurs.

La réaction espagnole commet vis-à-vis du prolétariat, des actes d'une sauvagerie révoltante qui feraient soulever d'indignation le monde ouvrier organisé s'il les connaissait.

Pour vous édifier, voici le dernier exploit de la police espagnole (que les shires de Torquemada n'auraient certainement pas dépassé en cruauté) commis sur le camarade français Bernard Pou. Après l'avoir roué de coups pendant toute une semaine, voyant qu'ils ne pouvaient lui arracher des aveux pour trahir ses camarades, on l'a pendu la tête en bas, et à l'aide d'un appareil on lui serre les testicules !...

Et nous ne pouvons porter tous ces crimes à la connaissance du peuple espagnol parce que notre presse est interdite, notre parole muselée.

Tant que l'on nous en jette en prison et usé contre nous, des lois édictées par la bourgeoisie nous n'avons rien dit, car, nous savons que c'est bien gardé de la publier.

Aux Camarades du Comité d'Action contre la Guerre

L'Union Anarchiste, pour des raisons énoncées ci-dessous, a décidé de ne pas collaborer au Comité d'Action ; et elle ne peut faire croire plus longtemps à ses adhérents que ses efforts sont subordonnés à la confiance que l'Union Anarchiste a placée dans le Comité d'Action contre la Guerre.

La plus élémentaire honnêteté entre révolutionnaires implique le respect des engagements pris entre les différents groupes qui se sont unis pour une besogne déterminée. Or, il apparaît que rien de ce qui avait été décidé, de ce qui avait de l'importance, n'a été fait.

Devant la menace d'une guerre possible, le Comité d'Action avait décidé de faire un tract et une affiche s'adressant aux travailleurs, mettant ceux-ci en garde contre le mensonge d'une guerre du droit, etc., au cas où le conflit éclaterait. Par opportunité, pour ne pas nuire aux camarades du complot dont le procès se déroulait, il fut décidé d'attendre le verdict, mais qu'aussitôt celui-ci prononcé, l'affiche serait apposée sur les murs de Paris et les tracts distribués ; le verdict rendu le jeudi 17 mars, l'affiche et la distribution des affiches et tracts devaient commencer le lendemain.

D'autre part, la manifestation de dimanche, pour la commémoration de la Commune, devait être organisée sous l'égide du Comité d'Action une protestation antiguerriste et contre la répression. Elle fut faite, mais sous l'égide du Parti Communiste S. F. I. C.

Alors que nous avions décidé de nous incliner devant les propositions d'action de l'U. des S., nous demandons à cette dernière si elle est responsable de ce recul devant l'action à accomplir et de cette lâcheté devant des responsabilités à prendre.

A l'heure où, devant une situation tendue, les anarchistes avaient apporté leurs efforts pour l'action à accomplir, il y a à la une espèce de défection, et ils se retirent du Comité d'Action ; et ils réaffirment leur solidarité révolutionnaire avec ces camarades, mais dans l'action seule, ils n'en sont pas moins décidés à œuvrer par leurs moyens propres sans qu'un fait quelconque vienne entraver leur activité.

L'UNION ANARCHISTE.

La Répression

HOCHE MEURANT ET BRUGON ARRETES

Hoche Meurant et Brugon ; le premier un de nos bons camarades anarchistes et Brugon du groupe de la Fédération des soviets viennent d'être arrêtés à Roubaix.

Distribuant des tracts antimilitaristes dans un meeting du Parti Socialiste (S. F. I. C.), sitôt la réunion finie, les policiers, qui s'enorgueillissent de travailler dans une commune où le maire socialiste Lebas, gêne la population depuis de nombreuses années, leur firent bien voir que l'on ne peut impunément faire de l'antimilitarisme, même dans une réunion où se trouvent quelques milliers de bolcheviks !

L'ère des brutes s'épanouit. Messieurs les policiers s'en donnent à cœur joie. Non contents de nous boudier, il faut qu'ils assomment sans aucune pitié ceux qu'ils arrêtent pour nous apprendre le respect de l'ordre.

Il faut être décidé à faire de la propagande, lorsque dans les provinces, seuls, l'on se dresse contre la bourgeoisie. Aussi nous ne saurions trop rendre hommage au dévouement de tous nos camarades qui, en province, luttent pour le bon combat.

Si la bourgeoisie croit arrêter la propagande anarchiste en enfermant ses meilleurs militants, elle se trompe.

Il y avait nos camarades de Fécamp, de Cien de notre ami Morin et d'autres qui étaient enfermés. Aujourd'hui, c'est le tour de Meurant et Brugon. Leur arrestation ne fait que nous encourager dans la voie que nous nous sommes tracée et nous n'en continuerons pas moins notre propagande malgré les poursuites, malgré les exactions.

LE LIBERTAIRE.

Pour que vive « Le Libertaire »

En passant, 20 fr. ; P. B., 5 fr. ; Liste 0038 versée par Rabel, 20 fr. 25 ; Henri, 2 fr. ; Le pol, 20 fr. ; Annibal, 1 fr. 50 ; Quintiane, 3 fr. ; Canedel, 5 fr. ; Livre examen de Lyon, 1 fr. ; Prigent, 1 fr. ; Poullauds Moriel, 5 fr. ; Pommeup, 5 fr. ; Blancos, 1 fr. 15 ; 0 fr. 80 ; Degoud, 5 fr. ; Hubert, 5 fr. ; Jagot, 10 fr. ; Georges Pierre, 2 fr. 50 ; Basile, 1 fr. 50 ; Max, 10 fr. ; Les mêmes amis du Libertaire, 15 fr. ; Morard, 1 fr. ; Calton, 1 fr. ; Groupe de Valenciennes, 5 fr. ; Gamin, 0 fr. 75 ; Fanchoux, 2 fr. 50 ; Delmon, 1 fr. ; Bousseau, 1 fr. 50 ; Sene, 1 fr. ; Marcel, 4 fr. 75 ; Poi, 1 fr. 50 ; Caro, Saint-Etienne, 4 fr. 15 ; René Boer, 2 fr. ; Les sœurs, 2 fr. ; Ross, 1 fr. ; Mathieu, 1 fr. ; Guillemain, 4 fr. ; Franco, 2 fr. 05 ; Benoit, 2 fr. 25 ; En achetant des brochures, 0 fr. 10 ; Collange, 1 fr. ; Petit vieux, 1 fr. ; Bilo, 1 fr. ; Cideau, 5 fr. ; C. Solin, 3 fr. ; François, 10 fr. ; collecte des copains de la maison Frappart, versée par M. J., 22 fr.

Total de la présente liste : 228 fr. 60.

La Nouvelle Gloire du Sabre

Documents vécus pour servir à l'histoire de la grande guerre (1914-1919) (1)

XII

A LA BARRE M. RIBOT, LA VIEILLE CANAILLE AU CŒUR GLACÉ

Ribot ! Briand ! Clemenceau ! Saluez le trio criminel, auquel l'Europe doit d'avoir vu, pendant au moins dix-huit mois de plus, rouler à travers ses plaines le sang le plus pur de ses enfants ; les trois misérables auxquels la France reproche à présent la moitié de ses tent cinquante mille morts.

Certes, si je ne tenais compte que de la valeur personnelle, le premier de ces trois sédatés que je devrais traduire à la barre, c'est Clemenceau. Mais mon sang se forme, rudesse et parfois la violence de sa forme, l'idée que Clemenceau est une contribution à l'histoire de la France de la grande guerre ; et il est destiné, non seulement à aider, dans leur besogne, les historiens ; mais à servir de révélateur de l'avenir, mais aussi et surtout à combattre présentement les mensonges entassés par les responsables et les historiens officiels.

C'est pourquoi je dois respecter l'ordre chronologique et commencer ce chapitre en examinant l'œuvre criminelle de cette vieille canaille décrépite qui répond au nom de Ribot.

Ribot compte aujourd'hui, si je ne m'abuse, 83 ou 84 printemps ; il est, je crois bien, l'ainé de Clemenceau ; et si le peuple, avec sa merveilleuse clairvoyance a fait de celui-ci le symbole de la cruauté froide et implacable, en l'appelant le Tigre ; il pourrait dénommer celui-là l'Hyène ou le Chacal.

(1) Voir les numéros précédents à partir du n° 62.

venir. Je songeais que, seul, peut-être, bien avant la colossale boucherie, Camille Pelletan, ayant pénétré jusqu'en son tréfonds l'âme boueuse de ce vieillard, avait trouvé le mot heureux qui le dépeint tout entier : — « Ribot, disait-il, c'est une grande canaille méconvenue. »

C'est donc cette canaille au cœur glacé que je traduis à la barre aujourd'hui.

XIII L'ŒUVRE SINISTRE

Si donc il est maintenant historiquement établi que tant du côté de l'Allemagne, que du côté de l'Entente des misérables ont travaillé d'arrache-pied pour amener la guerre, si, en fait de responsabilité, notre Poincaré égale Guillaume II ; si Viviani, Paléologue, Buchanan, Sazonoff, Isolsky font le juste contrepoint des hommes d'Etat de l'ancienne Triple, il n'en est plus ainsi du côté de la prolongation voulue de la guerre, prolongation que le monde entier a payée si cher.

Ici, c'est sur l'Entente seule, liée par le fameux pacte de Londres, que pèsent toutes les responsabilités.

Et de tous les hommes d'Etat de l'Entente, l'homme qui, dans ce forfait monstrueux, a pris pour lui la part la plus large, c'est, je le répète, M. Ribot.

Tous les documents — et ils sont déjà nombreux — récemment mis à jour, établissent nettement sa culpabilité.

De ces documents, qui nous prouvent que dès la fin de 1916 et le début de 1917, la paix a été possible et que la presse officielle ainsi que M. Hanoteau et consorts commentent à leur façon, je voudrais aujourd'hui résumer les plus importants et en tirer les conclusions qui s'imposent contre les véritables criminels.

Les premiers qui furent mis à jour, concernent les propositions de paix séparée que l'empereur d'Autriche fit transmettre à la France, par l'intermédiaire du prince Sixte de Bourbon.

On se rappelle qu'en décembre 1916, le prince Sixte de Bourbon arriva à Paris, envoyé par son impérial beau-frère, Charles, empereur d'Autriche avec mission de proposer à la France, où M. Ribot était alors ministre des Affaires étrangères, la conclusion d'une paix séparée qui, seule, pouvait mettre un terme à l'horrible carnage.

Cette mission et celui qui en était chargé offraient toutes les garanties désirables. D'abord elle venait de l'Autriche qui, déjà, nul ne l'ignorait, presque à bout de forces cherchait l'occasion la plus favorable de lâcher l'Allemagne ; ensuite le missionnaire était le propre frère de l'impératrice Zita, dont personne n'avait jamais nié les attaches francophiles. On savait, dans les milieux diplomatiques de l'Entente qu'elle avait pris, elle-même, l'initiative de ces négociations secrètes, et qu'elle n'avait eu de seppes que le jour où elle eut décidé son mari à les entreprendre.

Encore une fois, étant donné la situation précaire de l'Autriche il y avait de nombreuses chances de voir ces négociations aboutir.

Si, à ce moment-là, à la tête de ces Affaires étrangères la France avait eu un simple honnête homme au lieu de la sénile crapule qu'était Ribot, cet honnête homme au lieu d'accueillir la demande de l'empereur d'Autriche avec une orgueilleuse nonchalance fortement teintée d'hostilité, comme le fit notre ministre des Affaires étrangères, l'aurait examiné avec toute l'attention qu'elle méritait, il aurait certainement puisé dans cet examen, le courage de tenir tête à Lloyd George qui poursuivait l'écroulement complet de l'Allemagne voulait la guerre à outrance ; il aurait pu aussi mettre Poincaré au pied du mur, en lui montrant toute la responsabilité que ferait peser sur lui la continuation d'une pareille guerre, alors qu'un moyen sérieux se présentait de la terminer. Au lieu de cela, aussi « jusqu'au boutiste » que Lloyd George et Poincaré s'il n'opposait pas une brutale fin de non recevoir à la sollicitation du prince Sixte de Bourbon le vieillard néfaste n'eût, à son

égard que défiance intrinsèque et dédain. Et aujourd'hui pour avoir relaté les faits et les responsabilités qui en découlent, dans un livre récent, le prince Sixte de Bourbon s'est vu brutalement expulsé d'Italie.

Qu'on qu'on n'a pas lu ce livre où la sincérité éclate à chaque page, ne peut se faire une idée juste de l'acharnement avec lequel Lloyd George et M. Ribot voulurent la prolongation de la guerre, n'ayant l'un et l'autre qu'un but : l'écroulement complet et définitif de l'Allemagne, sacrifiant, pour cela des millions de vie qu'on aurait pu conserver, accumulant ruines sur ruines, sans en éprouver le moindre remords...

Et ce qui prouve bien l'immense portée de ce livre et sa grande valeur, au point de vue des responsabilités encourues, c'est que la presse tout entière de l'Entente a fait autour de lui, la conspiration du silence la plus complète qui se puisse imaginer. Jamais on ne voit plus de précautions, jamais on ne se donna plus de mal pour étouffer la pensée d'un homme.

Mais le crime de M. Ribot ne se borne pas seulement à avoir repoussé du pied les avances de l'Empereur d'Autriche.

On n'a pas oublié que le *Matin* dévoué, comme on sait à Briand, publiait une lettre de celui-ci adressée à M. Ribot, ministre des Affaires étrangères. Dans cette lettre datée du 20 septembre 1917, M. Briand formulait les conditions auxquelles il eût accepté la conversation que lui demandait l'Allemagne, par l'intermédiaire du baron de Lanken et qui devait servir de base à une consultation confidentielle entre alliés.

Pris de donner suite à cette importante affaire, la vieille canaille de Ribot, désireux de l'étouffer *ab ovo*, se contenta d'adresser un télégramme saine et confus aux ministres des Affaires étrangères d'Angleterre et d'Italie. Or, comme coupé, le premier sur lequel était aussi « jusqu'au boutiste » que Ribot, on pense avec quel empressement la négociation fut arrêtée.

(A suivre.) P. VIGNE D'OCTON.

